

Huesca était Granada

Carlos Forcadell

Professeur d'histoire contemporaine, spécialiste du mouvement ouvrier espagnol, directeur de l'Institution Fernando el Católico depuis 2007, une institution d'études promue par le Conseil provincial de Saragosse.



Acín et sa femme dans un coin de leur maison

Huesca n'est pas Grenade, bien que les deux villes reposent au pied des hauteurs les plus enneigées de la péninsule. Et Ramón Acín n'était pas García Lorca, bien qu'ils écrivent et dessinent, partageant des engagements et des amis communs dans les années vingt et dans les heureux jours culturels des brèves années républicaines. Federico et Ramón avaient un autre point commun : ils se sont tous deux retrouvés sans défense dans leurs petites villes entourées de montagnes lorsque la république fut renversée le 18 juillet 1936.

Et, alors que la grande ville et ses habitants protégeaient leurs amis et collègues, Ramón et Federico ne durèrent que quelques semaines, juste assez pour que les murs du cimetière de Huesca, le 6 août (non loin de la Saint Lorenzo dans le calendrier), soient les mêmes pierres que celles de la *Fuente Grande*, près de Víznar, le 19 août ; les fusils étaient les mêmes, García Lorca était Ramón Acín et Huesca était Grenade.



Il y a des différences, certes, et la plus grande d'entre elles est que, parmi nous, le silence s'est installé plus lourdement, et que nous n'avons pas su reconstruire l'histoire de la capitale du Haut-Aragon dans les jours qui suivirent le soulèvement militaire, élevant les rumeurs à la catégorie de certitudes, tout comme l'a fait pour Grenade (il n'y a pas si longtemps d'ailleurs ; Irlandais, d'ailleurs) Ian Gibson. C'est une obligation d'autant plus pendante que le temps passé avance.

Car il ne suffit pas de retrouver un nom et un homme condamné et oublié, ni de ressusciter une œuvre, comme c'est le cas ici (avec un demi-siècle de retard) ; il faut aussi nous expliquer son histoire, et à travers elle celle de la société dans laquelle il vécut.

Après Costa, dont la colère et les lamentations résonnaient dans l'enfance et la première jeunesse des Oscenses nés à la fin du XIXe siècle, tous les habitants du Haut-Aragon qui vont atteindre (en pleine maturité) une projection nationale dans les difficiles années trente prendront le même parti ; le parti qui conduira Sender, Maurín, Alaiz, Samblancat à l'exil... et celui qui conduira à l'exécution ceux qui, moins nomades et madrilènes que leurs compagnons, vécurent toujours dans et depuis la ville de Huesca.

C'est un groupe générationnel dont cette fin de siècle dévide les anniversaires centenaires, qui part d'expériences et de rébellions communes, et partage de solides racines dans leur paysage originaire, qui prend une dimension nationale dans la littérature (Sender, Chalamera de Cinca – 1901), en politique (Maurín, Bonansa – 1896), dans la presse et le journalisme (Alaiz, Bellver de Cinca – 1887) et Samblancat, (Graus – 1885), dans la peinture, le dessin et la sculpture (Ramón Acín, Huesca – 1888).

Ils se connaissent tous, ils ressentent tous le besoin d'écrire et commencent à écrire dans la presse républicaine radicale. Ils passent tous, en même temps, dans la sphère d'influence du mouvement libertaire, même si pour certains ce ne sera qu'un passage vers une autre étape (Maurín, Sender) alors que pour les autres, il s'agira d'une connexion essentiellement intellectuelle, entretenue par la plume ou le pinceau.

Sender transpose la vie fictive de Maurín dans le personnage fictif de Julio Bazán, dans la *Crónica del Alba* ; Samblancat parle de tous dans sa *Caravana Nazarena*, y compris de Ramón Acín « avec son visage de gitan doux et triste », et de sa mort, précisément, qu'il associe déjà au destin du poète de Grenade : « *Le professeur Acín - le García Lorca de Huesca : peintre, sculpteur, écrivain - ils sont allés le chercher chez lui deux fois...* ».

Felipe Alaiz rédige biographie de Ramón Acín :

« *Aragón avait une vieille ville avec une muraille intérieure : Huesca. Capitale provinciale proprement dite. Nid de bureaucrates, d'ecclésiastiques et de militaires. Bureau des caciques et des arbitristes. Lycée d'enseignement secondaire. C'est là que Ramón Acín et moi-même étudiâmes pendant des années distraites.* »

En effet, Acín, Alaiz et Maurín étudient ensemble à l'École normale de Huesca et durant les années de la Grande Guerre, des années où tout change, ils commencent à écrire dans les journaux de Huesca (Acín dessine dès 1912 dans *El Diario de Huesca*, libéral, précédemment républicain), dans la presse républicaine de Saragosse (*El Ideal de Aragón*, 1915), à Lérida, tandis que le plus journaliste de tous, Alaiz, commence à collaborer avec *El Sol* d'Ortega y Gasset à Madrid. À



cette époque (1913), le groupe (« Ramón Acín avec Gil Bel, Samblancat, Maurín et moi-même », dit Alaiz), publie à Huesca une revue intitulée *El Talión*. Cette publication introuvable dut être assez véhémente, et pas seulement à cause de son titre, puisqu'elle valut à Maurín, âgé de 17 ans, son premier procès pour avoir publié un article acide contre la monarchie.

La même année 1913, Ramón Acín se rend pour la première fois à Barcelone, en route pour Paris, et tombe dans les filets de Samblancat, avec qui il publie quelques numéros d'un hebdomadaire intitulé *La Ira*, alors qu'il dessine la couverture du *Diario de Huesca* le jour de San Lorenzo.

La Ira, Talión, autant de titres exprimant un radicalisme ayant germé dans les rébellions juvéniles de Huesca et s'étant nourri des séjours de Ramón Acín à Barcelone, Madrid, Grenade ; précisément Grenade, où il séjournera quelques mois, boursier du gouvernement provincial de Huesca (1915), et d'où il revient « chargé d'assiettes bleues, d'étoffes ornées de ramages, de bougies ».

Où cette jeunesse insoumise et radicale trouvera-t-elle sa voie, lasse du cléricisme et de la crasse provinciale, en colère contre les gestionnaires du retard économique, politique et culturel de cette nation que personne ne « régénère », envisageant des horizons de changement dans une Europe qui saigne et dans les ruines de laquelle émergeront tous les mouvements d'avant-garde du XXe siècle ?

Eh bien, au début dans le républicanisme, là-même où Costa avait fini, mais l'accélération du temps historique va rendre obsolètes ces « anciens » qui se souviennent d'une visite de Castelar lors d'une réunion au casino, et en plus Lerroux n'est pas fiable. Peut-être dans le socialisme, transformé en force nationale (1917), la seule efficace pour changer le régime politique et faire poindre la république. Mais à Huesca, il n'y a pas de socialistes et, en 1918, l'UGT avait une section et 20 affiliés dans toute la province, le même nombre qui sera enregistré deux ans plus tard, lors du XIVe Congrès national de l'UGT. De plus, les gens de Huesca vont à Lérida et à Barcelone, et là-bas ils ne sont pas non plus très nombreux.

Dans ces dernières années de guerre quelque chose de nouveau se développe, la Confédération nationale du travail, la CNT, qui est principalement une association syndicale, un continent aux territoires très divers : syndicalistes modérés, pacifistes, sympathisants libertaires, et aussi anarchistes, voire militants exaltés, mais de préférence des ouvriers de métiers et d'industries qui choisissent, entre deux, cette carte syndicale. Et c'est sur ce chemin qu'avancent nos hommes, par exemple Maurín, le plus politique de tous, qui « sauta de son républicanisme un peu marceliniste et un peu hugolien à l'organisation confédérale » ; un Maurín assez atypique qui, entre 25 et 35 ans, va se charger du secrétariat du comité national de la CNT (1922), occuper brièvement le poste de secrétaire du comité central du PCE pendant les années de la dictature de Primo de Rivera, puis celui du Bloc Obrer y Camperol qu'il fonde dans les 30 premières années, et enfin celui du POUM en 1936.

Quand, à la fin de la Grande Guerre, le groupe commence sa diaspora à travers une Espagne politiquement agitée et culturellement inquiète, Ramón Acín se sédentarise à Huesca, à travers un poste de professeur de dessin à l'École normale de Huesca et son mariage avec Conchita Monrás. Et il écrit et dessine dans la presse libertaire de Saragosse, et de Barcelone (*Solidaridad Obrera*) et publie même en 1919 et 1920 à Huesca une revue décennale aujourd'hui introuvable,



Floreal, dont nous connaissons certains dessins et « Florecicas » parce qu'ils ont été reproduits dans d'autres journaux libertaires de plus grande portée.

Mais il continue également à collaborer avec *El Diario de Huesca*, *l'Heraldo de Aragón* et la presse régionaliste comme *El Ideal de Aragón*. Fin 1919, la CNT tient son congrès dans le Théâtre de la comédie de Madrid. Et nous y retrouvons Ramón Acín, avec Lorenzo Avellanas, portant la délégation des travailleurs du Haut-Aragon : des maçons de Barbastro et de Graus, des associations syndicales uniques de Binéfar et Monzón..., près d'un millier de syndicalistes qui implantaient et étendaient véritablement l'organisation confédérale dans les départements de Huesca.

Lorsque l'on connaît le fonctionnement de la CNT, il est surprenant de constater qu'un « intellectuel » représente les syndicats ; une exception dans un congrès peuplé de travailleurs acharnés des mines, des usines et des métiers. Ramón Acín, dirigeant ouvrier et syndical ? Non, il n'était qu'un citoyen respecté et aimé de quelques ouvriers organisés qui, faute d'avoir leurs propres chefs de file, mandataient un professeur renommé, ayant des relations à Madrid, habitué de la presse libertaire.

Acín n'est pas le seul cas d'intellectuel lié aux organisations du mouvement ouvrier de l'entre-deux-guerres, ni en Espagne, ni en Europe, ni à Huesca ; c'est même plutôt la norme, selon certains points de vue, de Besteiro et Fernando de los Ríos, à Alberti et Miguel Hernández, en passant par Picasso, ou son compatriote Sender. Si ce rôle de médiation avec la société s'exerce depuis une Huesca éminemment rurale et avec quelques corps de métier organisés dans les quatre chefs-lieux, il s'avère que les positions syndicalistes et libertaires étaient celles qui existaient réellement.

Il est curieux qu'en même temps il continue à dessiner ses satires sociales humoristiques dans *l'Heraldo de Aragón* (1922), ou que pendant la dictature de Primo de Rivera, alors que la CNT était persécutée dans les catacombes, il continue à collaborer avec *El Diario de Huesca* et à dessiner les affiches des programmes des fêtes de San Lorenzo, ou à faire partie du conseil du centenaire de Goya organisant des activités avec le maire (celui de la dictature, 1928 !), tandis qu'il présente une conférence de son ami Gómez de la Serna au théâtre Odeón et qu'il doit répondre aux demandes de Calvo Alfaro de mettre en valeur le régionalisme radical d'*El Ebro*.

Notre homme, plus artiste qu'homme politique, professeur de dessin et proche du monde du travail en raison de son œuvre, est un moteur de la vie culturelle de Huesca, respecté par la presse locale et régionale établie, par les régionalistes... et par les ouvriers, qui étaient ceux dont il se sentait le plus proche car, après tout, s'il devait prendre une carte, c'était celle de la CNT.

L'avant-gardisme esthétique n'a pas empêché Ramón Acín de prendre un engagement politique tout à fait fidèle à la réalité sociale de son milieu, un engagement porté jusqu'à ses ultimes conséquences, car il fut chargé de mobiliser Huesca au moment de la déclaration républicaine échouée du capitaine Galán (qui était aussi l'un de ses amis), à Jaca en décembre 1930. Il profita ensuite d'un bref exil parisien jusqu'à ce qu'arrive le 14 avril définitivement républicain, date à laquelle, à Huesca, la manifestation des habitants de la ville s'arrêta sous les balcons d'Acín dans la Costanilla de las Cortes.



Et une fois encore, il fut délégué des syndicats de Huesca au congrès que la CNT réunit à Madrid en 1931, profitant de la circonstance pour exposer à l'Ateneo ou pour financer le film de Buñuel grâce à la somme qu'il eut la chance de remporter à la loterie. Puis il retourna de nouveau à Huesca. Il resta chez lui le 18 juillet, la Catalogne à côté. Le groupe de jeunes rebelles oscenses fut poussé à l'exil : Samblancat mourut au Mexique (1963), Felipe Alaiz à Paris (1959), Joaquín Maurín à New York (1973), Sender à San Diego (1982). En août 1936, pour Ramón Acín et pour Conchita Monrás, Huesca fut Grenade. □

